LE SINGULIER MARIAGE,

FOLIE VAUDEVILLE ANECDOTIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES.

PAR B. DUPONT DE LILLE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes, le 24 Nivôse an IX de la République Française.



A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, rue Meslé, N°. 25. et boulevard Saint-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN IX. (1801.)

PERSONNAGES.	ARTISTES.
Madame BENOIT, veuve et riche Fermière.	*Laisné.*
ELIZANDRE, sa fille, âgée de 17 ans.	*Granger*, cad.
MAURICE, garçon de ferme de Me. Benoit.	*Lié.*
LINDOR, jeune homme riche, voyageant.	*Thénard.*
FRONTIN, Valet de Lindor.	*Minet.*
MARGOT, vieille tireuse de Cartes.	*Fabre.*
GRIPAR, Notaire.	*Auguste.*

La Scène se passe dans un village de France, sur la frontière.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Mes chers enfans, pourriez-vous m'enseigner.*

On sait qu'hymen a le don de charmer,
Jeunes et vieux; fou, comme sage;
Aussi voit-on, chaque jour, se former
Plus d'un singulier Mariage.
L'Auteur, de celui-ci,
Désire faire ici,
Ce soir, une étrange alliance :
Mais, de vous dépend son bonheur;
Car, l'objet qui flatte son cœur,
C'est votre fille.... l'Indulgence.



LE SINGULIER MARIAGE,

FOLIE VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente une campagne riante : à gauche est la ferme de madame Benoit, au devant de laquelle est un berceau ; une table et quelques chaises sont dessous le berceau. Vis-à-vis, de l'autre côté, est un petit pavillon, d'une architecture simple ; auprès, un groupe d'arbres avec un gazon. Dans le fond, une rivière.

SCENE PREMIERE.

MAURICE, *sortant de la Ferme, en marchant lentement.*

Air : *Ah ! Colinette*, de la Clochette.

AH ! queu martyre.... hélas ! bons dieux !
Ce que c'est que d'être amoureux !
Ça vous chagrin'.... ça vous tourmente....
Ça vous rend triste.... langoureux....
Et l'on est toujours dans l'attente,
De s'voir un brin moins malheureux.
Ah ! queu martyre, etc.

Tranquillement, quand je sommeille,
L'plaisir me fait parfois du bien....
Tout à coup, v'là que je m'réveille,
Croyant l'tenir.... et je n'tenons rien.
Ah ! queu martyre, etc.

Qu'il s'est fait en mon cœur un fameux r'mu' ménage !
Ce pauvre cœur n'a plus qu'un seul désir.
Qu'est donc devenu mon courage ?
A travailler, j'avions tant de plaisir !
Maintenant, ventregué ! j'n'ons plus d'goût à l'ouvrage....

La nuit, comme le jour, je n'pouss' plus qu'un soupir.
Je n'voulons point, pourtant, qu'l'amour ainsi m'maîtrise ;
J'voulons êtr' libre, enfin.... et voirment, je l'serons,
Parc'que c'que j'voulons je l'faisons.
D'être amoureux, ma foi, c'est un' grande sottise.
Ça vous ôt' la gaieté, le sommeil, l'appétit....
En r'tour, ça vous baill' la jaunisse....
Comme un coucou, ça vous maigrit.
Pour peu qu'ça dur' queuqu' tems, c'en est fait de Maurice!
Il en perdra, je crois, l'esprit.

Air : *Il pleut, il pleut, bergère.*

On prétend qu'on d'vient bête,
Quand on a de l'amour ;
Pour moi, je m'sens tout bête,
D'puis que j'cède à l'amour.
Pour ne pas être bêtes,
Jeun' gens, fuyez l'amour....
Mais, combien d'homm' sont bêtes,
Sans avoir de l'amour.

D'autre part, on chantonne,
Qu'l'amour baille d'l'esprit,
A plus d'un' bell' personne,
Qui, souvent, manqu' d'esprit.
Bien des sots, qu'chacun fronde,
Ont, du moins, l'bon esprit
De dire, à tout le monde,
Qu'ils ont beaucoup d'esprit.

Mais, c't'amour dont je m'plains, qui m'a rendu si tendre...
Qui l'a fait naître, en moi ? c'est mam'zelle Elizandre !
Et, pour comble de maux.... pour surcroit de malheur !
Je n'possédons point l'art de toucher son p'tit cœur....
Que ferai-je donc pour lui plaire ?
J'y réfléchirons.... Chut.... Voici madam' sa mère.

SCÈNE II.

MADAME BENOIT, MAURICE.

Madame BENOIT.

TE voilà, mon garçon ?

MAURICE.

Oui dà, madam', me v'là.
J'vous souhaitons l'bon jour.

Madame BENOIT.

Qu'est-ce que tu fais-là ?

MAURICE.

Pas grand' chose, j'vous jure.
Je pensois à votr' fille.... à l'amour que j'endure ;
Je m'disois, à part moi, qu'c'est un furieux tintoin,
D'aimer quelqu'un qui n'vous aim' point.

Madame BENOIT.

C'est un peu de ta faute.

MAURICE.

Ah ! ben.... c'est y possible ?
Lorsque je faisons tout pour rendr' votr' fill' sensible ;
Lorsque j'ons des égards.... mille soins complaisans ;
Lorsque l'lui témoignons tout' l'ardeur que je r'sens ;
Lorsque le long du jour.... enfin, suffit, madame....
Pour n'être point touché de mon cruel tourment,
De mes chagrins.... Il faut n'avoir pas d'ame !...
Et mam'zelle Elizandre, en manque assûrément.

Madame BENOIT.

Mon cher, j'ai d'ta souffrance un regret bien sincère.
Tes soins ont quelque prix.... mais, à la vérité,
On s'y prend mieux encor, pour plaire à la beauté.

MAURICE.

La beauté, qui n'sent rien, est comme une statue.
A l'admirer, tandis qu'on s'évertue,
Le marbre reste froid et n'est point r'connoissant
De l'hommage flatteur qu'tout un chacun lui rend.

Madame BENOIT.

J'aim' ta comparaison.

MAURICE.

La statu', c'est vot' fille.

Madame BENOIT.

Je voudrois, pourtant bien, te voir de la famille.

MAURICE.

J'vous r'mercions de vot' bonn' volonté.
Et moi, j'voudrions ben vous appeler bell'-mère !

Madame BENOIT.

A l'amour près, tu sais tout faire ;
T'as d'l'entend'ment, de la capacité ;
Du zèle, de l'activité ;
Un petit brin d'esprit, quelque peu de gaieté....
C'est par rapport à ça, que j'veux d'toi pour mon gendre.

MAURICE.

Vous avez ben de la bonté.
Ah ! pour le devenir, que n'dois-j' pas entreprendre !
Mais dit'-moi donc, avec sincérité,
Comment pourrai-j' m'y prendre ?

Madame BENOIT.

J'admire ta naïveté ;
Un' femme ira-t-elle t'apprendre
C'que tu dois faire en pareil cas ?

MAURICE.

Dites toujours....

Madame BENOIT.

Ça n'se peut pas.

MAURICE.

Air : *Ça n'se peut pas.*

Madam' Benoit, j'vous en conjure,
A mes désirs, daignez céder !

Madame BENOIT.

Ca n'se peut pas.... je te l'assûre.
Eh mais ! l'amour doit t'inspirer.

MAURICE.

Hélas ! vous me déchirez l'ame....
Pourquoi donc ainsi me r'fuser ?
A-t-on vu jamais une femme, } *bis.*
Se faire prier pour parler ? }

Madame BENOIT.

La femme qui sait vivre, est prudente, discrète,
Mon cher ami, quand il le faut.

MAURICE.

Oh ! la discrétion n'est point votre défaut.

Madame BENOIT.

Moi, s'lon l'occasion, et c'n'est point un' sornette,
Je suis muette autant qu'un enfant qui n'dit mot.

MAURICE.

C'est un grand phénomèn' qu'une femme muette !
Et ce phénomèn'-là, se rencontre rar'ment.
D'en finir, il seroit, c'tapendant, nécessaire....

Madame BENOIT.

A ma fille, pour toi, je parlerai.

MAURICE.

Voirment,
Parlez-lui donc, et terminons l'affaire.

Air : *Ah ! de quel souvenir affreux* : des Visitandines.

Hélas ! je n'demandons pas mieux,
Qu'd'épouser votre aimable fille ;
Ell' seule est l'objet de mes vœux ;
Je la trouvons douce et gentille :
Lui plaire, incontestablement,
M'causeroit une joi' parfaite !
Allons, j'vas m'donner du mouv'ment,
Mais, pour que ça marche rond'ment,
Dam' ! faut aussi qu'ell' s'y prête. *bis.*

Madame BENOIT.

C'est sûr.... et j'lui dirai qu'ell' te r'çoive, à présent,
Comm' son futur époux.

MAURICE.

C'est penser sagement.
Elizandre aim' les fleurs... j'vas au jardin, tout d'suite,
Lui cueillir un bouquet charmant !

Madame BENOIT.

Oui, mon garçon ; cours au plus vite....
Et r'viens l'lui présenter ; mais, j'dis, là, galamment.

MAURICE.

Laissez-moi fair', not' bonn' maitresse.
(*Il sort par le pavillon.*)

SCÈNE III.

MADAME BENOIT, *seule.*

POUR ma fille, Maurice a beaucoup de tendresse ;
Mais, elle ne sauroit le payer de retour.
On ne command' pas à l'amour.

Air : *Du Jaloux malgré lui.*

Sans qu'on le veuille, c'dieu suprême,
Prompt'ment de nous vient s'emparer ;
Il ne nous laisse pas de même ;
Tout est contraint de lui céder.
A sa mère, fille prépare
Bien des tracas.... bien du dégoût ;
Car, lorsqu'un' fois l'amour l'égare, } *bis.*
On ne peut plus en v'nir à bout. }

J'n'ai pas ce r'proche à faire à ma chère Elizandre ;
Elle paroît n'être sensible à rien :
Mais, je saurai lui faire entendre
Qu'il faut, à dix-sept ans.... Justement, elle vient.

SCÈNE IV.

ELIZANDRE, MADAME BENOIT.

ELIZANDRE.

BON jour, ma mère. (*elle l'embrasse.*)

Madame BENOIT.

Eh, quoi ! déjà levée ?

ELIZANDRE.

Il est doux de jouir d'un' belle matinée !

Madame BENOIT.

C'est vrai ; le tems est beau : ça donn' de la gaieté.
Il nous faudra, c'matin, déjeûner à l'ombrage.
Qu'en dis-tu ?

ELIZANDRE.

J'y consens.... d'ailleurs, vot' volonté
Est une loi pour moi.

Madame BENOIT.

C'est ainsi qu'un' fill' sage,
Doit, sans cesse, penser. A propos, mon enfant,
J'ai quelque chose d'important
A te communiquer.

ELIZANDRE.

Ma mère, j'vous écoute.

Madame BENOIT.

Ton bonheur est parfait, sans doute ?

ELIZANDRE, *tendrement.*

Auprès de vous, j'n'ai rien à désirer.

Madame BENOIT.

Malgré cela, j'veux encor l'augmenter,
En te donnant, aujourd'hui même,
Un tendre époux.

ELIZANDRE, *avec quelque surprise.*

A moi ?

Madame BENOIT.

Certain'ment, à toi-même.
C't'époux est jeune, aimable.... et par-dessus, il t'aime
A la folie ! Eh, bien !
Que penses-tu de ça ? Tu ne me réponds rien ?

ELIZANDRE,

ELIZANDRE, *baissant les yeux.*

Ma mèr'.... c'est que....

Madame BENOIT.

C'est que... Te v'là toute honteuse.
Cet époux est ton fait : tu seras bienheureuse ;
J'ôse te l'assurer. Mais, qu'est-ce ? as-tu besoin
De t'chagriner pour ça ? j'vais t'parler en bonn' mère.
Ecoute moi. Tu sais, ma fille, ou tu n'sais point
Que l'père de Maurice, étoit ami d'ton père ;
Etroitement liés d'une amitié sincère,
Ils faisoient leur plaisir de ce doux sentiment !
Or, ils prirent l'engagement,
Pour se rapprocher d'avantage,
D'unir, un jour, en mariage,
Leurs enfans; mon époux, avant que de mourir,
A cet engagement, m'força de consentir;
Je lui promis d'n'avoir point d'autre gendre
Que l'fils de son ami. Tu vois, mon Elizandre,
Que je ne peux faire autrement,
Que d'remplir, ponctuellement,
Cette solemnelle promesse,
En te donnant Maurice, pour mari.
Comm' ta félicité, cependant, m'intéresse,
Tu va m'ouvrir ton âme et m'déclarer, ici,
Tes sentimens secrets.

ELIZANDRE.

Quoique je sois en âge,
Ma mère, d'entrer en ménage,
Je vous dirai franch'ment,
Que pour le mariage,
Je ne me sens aucun penchant.

Madame BENOIT.

Seroit-il vrai ?

ELIZANDRE.

C'est la vérité même.

Madame BENOIT.

Ton cœur, encor, seroit indifférent ?

ELIZANDRE.

Ma mère... il ne l'est point.

Madame BENOIT.

Comment !
Il aime donc ?

ELIZANDRE, *avec sentiment.*

Ce n'est que vous qu'il aime !

Madame Benoit.

Air : *Du Vaudeville de l'amour filial.*

Ma fille, cet amour bien doux,
Procure une ivresse infinie !
Mais, plus encor, ce qui charme la vie,
C'est un amant... c'est un sensible époux !
Quand plus d'une fillette grille,
De se donner au dieu d'hymen ;
Toi, pourrois-tu former le sot dessein,
A dix-sept ans, de rester fille ? *bis.*

Ensemble.

Quand plus d'une fillette grille,
De se donner au dieu d'hymen ;
Toi, pourrois-tu former le sot dessein,
A dix-sept ans, de rester fille. *bis.*

Elizandre.

Quand plus d'une fillette grille,
De se donner au dieu d'hymen ;
A dix-sept ans, j'puis former le dessein
D'rester encor quelque tems fille. *bis,*

Madame Benoit.

L'aveu que tu me fais, m'est cher, sans contredit ;
Cependant, rester fille, est chose trop pénible,
Pour que je n't'invit' pas à prendre un autr' parti.

Elizandre.

Ah ! d'en changer, il me s'roit impossible,
Quant à présent.

Madame Benoit.

Fort bien... tu veux attendre encor.
Et moi, si je prétends que cet hymen se fasse,
Pas plus tard qu'aujourd'hui.

Elizandre.

Vraiment, vous auriez tort.

Madame Benoit.

Comme un éclair, la jeuness' passe ;
Et fou qui ne sait point sagement l'employer.
Allons, il faut te marier.
Mons Maurice, est l'époux qui te convient.

Elizandre.

Ma mère...
Voulez-vous causer mon malheur ?
Voulez-vous, sans pitié, me déchirer le cœur ?
Maurice ne sauroit me plaire.

Madame BENOIT.

Il te plaira.

ELIZANDRE.

Me plaire ? Oh ! non, jamais...
Je ne peux le souffrir...

Madame BENOIT.

Epouse-le, ma chère ;
Si tu n'l'aim' pas avant, tu l'aimeras après.
Pour dresser le contrat, je cours chez mon notaire.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ELIZANDRE, *seule.*

HÉLAS ! et c'est ainsi que ma félicité
L'intéresse ? Grands dieux ! quelle perplexité.

SCÈNE VI.

MAURICE, ÉLIZANDRE.

MAURICE, *un bouquet à la main.*

SERVITEUR, ma bell' demoiselle.

ELIZANDRE.

Votr' servante.

MAURICE.

Dite'-moi... s'rez-vous toujours cruelle
A mon égard ? Votre inflexible cœur,
N'p'artag'ra-t-il jamais mon excessive ardeur ?

ELIZANDRE.

Non.

MAURICE.

A l'amour le plus vrai, le plus tendre,
Objet de tous mes vœux, daignez enfin vous rendre.

ELIZANDRE.

Non.

MAURICE.

A vous, votre mère, en ce jour, veut m'unir :
Daignerez-vous y consentir ?

ELIZANDRE.

Non, non.

MAURICE.

Vous régnez sur mon ame !

Payez moi de retour, en devenant ma femme...

ELIZANDRE.

Non.

MAURICE, *avec impatience.*

Non... et toujours non ! Ventreguenne... j'enrage !
Mam'zell', répondez-moi quelque chose de plus ?

ELIZANDRE.

N'en exigez point d'avantage.
Sachez que vos efforts seront tous superflus...
J'en suis faché' pour vous.

MAURICE, *lui présentant son bouquet.*

Au moins, que cet hommage...

ELIZANDRE, *l'interrompant.*

Je n'veux pas d'votr' bouquet ; allez l'porter ailleurs.
Maurice, mon ami, quand je voudrai des fleurs,
De notre potager, je sais l'chemin, peut-être.

MAURICE, *à lui-même.*

Elle est bonne et mauvaise à la fois... et jarni !
Tout en m'désespérant, ell' m'appell' son ami.
(*haut.*)
C'que vous fait'-là, mam'zelle, à coup sûr, est ben traître.
Pourquoi si cruell'ment refuser mon bouquet ?

ELIZANDRE.

Pourquoi ?

MAURICE.

Oui, dà ! pourquoi ?

ELIZANDRE.

Parc' que cela me plaît.

MAURICE.

Parc' que cela vous plaît... la belle conséquence !
Morguenne ! on prend toujours, quoiqu'avec répugnance ;
Et l'on n'afflige point, par d'injustes refus,
(*Elizandre s'éloigne.*)
Un jeune homme comm' moi. Quoi ! vous n'm'écoutez plus?
Mam'zelle, il faut avoir un peu de complaisance...
On laisse, de sa bouche, échapper un' douceur,
Qui me fait entrevoir qu'vous m'aimez d'tout votr' cœur.

ELIZANDRE.

Je ne sais pas mentir ; je déteste l'mensonge,
Et je fuis les menteurs... L'illusion d'un songe,
Peut-ell', d'ailleurs, nous rendre heureux ?

MAURICE.

Mais, vous n'm'aimez donc point ?

ELIZANDRE.

Je n'aime pas encore.

MAURICE.

Jugez quel contre-tems... et moi, je vous adore!
Par ainsi, mam'zelle, je veux
Qu'vous m'adoriez de d'même... et ça, dans la minute.
Alors, entre nous deux, g'n'y aura plus de dispute.
Nous serons toujours ben d'accords.
Allons, fait'-vous un' douce violence;
Répondez à mes vœux, cédez à mes transports...
Et qu'votre amour, du mien, devienn' la récompense.

ELIZANDRE, *gaiement.*

Ça n'peut pas prendre.

MAURICE.

Mais, vous n'avez qu'à l'vouloir;
Ça dépend d'vous...

ELIZANDRE.

De moi? cela n'se peut... Bon soir.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

MAURICE, *brusquement.*

BON jour. (*à part.*) Oh! la petite ingrate!..
A m'chagriner, je crois qu'ell' prend plaisir.
C'est une jeune chatte
Qui n'sait qu'égratigner, quoiqu' douc'ment on la flatte.
Avec tout ça, pourtant, que vais-je devenir?
Mon cher petit bouquet, tu n'as point fait fortune....
Je n'ai plus besoin d'toi... va-t-en... tu m'importune.
(*Il le jette au loin, avec un mouvement de dépit.*)
Ah! que ne puis-je ainsi m'défair' de mon amour...
Que ne puis-je oublier le sexe sans retour!

Air : *On rioit de ma tournure ;* de Claudine.

Sexe maudit! sexe aimable!
Sexe qui nous fait la loi...
On te donneroit au diable,
Si l'on pouvoit s'passer d'toi.
Douces, bonnes et méchantes;
Femm' causent peine et plaisir...
Dociles et contrariantes;
Oui, les femmes sont si changeantes,
Qu'on n'sauroit les définir. *bis.*

Je n'dirons pas, comm' certain philosophe,
Que la meilleur' femme n'vaut rien ;
Assurément, un' pareille apostrophe.
N'est pas d'un homm' sensé : mais, moi, j'dirons fort bien,
Que quelques soient les femm', je d'vons vivre avec elles,
Et leur passer des défauts que, souvent,
Ell' ne doivent qu'à nous. S'il en est de cruelles;
S'il en est dont le cœur est vicieux et méchant :
Certes, il en est aussi dont l'caractèr' charmant
Embellit, chaque jour, notre triste existence...
Et procure, à nos sens, plus d'une jouissance !

SCÈNE VIII.

MADAME BENOIT, MAURICE.

Madame BENOIT.

COMMENT ! Maurice, encor ici ?
T'ès-tu présenté d'vant ma fille ?

MAURICE.

Comm' de coutum' j'ai réussi,
Madam' Benoit ; je n's'rai pas d'la famille.

Madame BENOIT.

Mon cher garçon, je te promets bien qu'si.

MAURICE.

Ell' m'aim' furieus'ment, votr' demoiselle ; aussi,
Sans presque me répondre, ell' m'a quitté ben vite.

Madame BENOIT.

Avec le tems, elle t'aimera.

MAURICE.

Madam' Benoit. croyez-vous ça ?
J'veux, pour m'tranquilliser, en êtr' certain tout d'suite.

Madame BENOIT.

Que f'ras-tu donc pour le savoir, nigaud ?

MAURICE.

Ce que j'ferai ? je cours chez la vieille Margot,
Me fair' dir' ma bonne aventure :
Margot lit dans l'av'nir... et sa science est sûre.

Madame BENOIT.

C'est d'la grain' de niais... là d'dans peux-tu donner ?

MAURICE.

Les cartes disent vrai ; chacun s'les fait tirer ;
C'est la mode, à présent.

Madame BENOIT.

Tout ça n'est qu'imposture.

Riant des préjugés, c'est au fond de son cœur,
Que l'honnête homme lit son bien ou son malheur.
Pens'-tu donc que Margot, puisse te satisfaire ?

MAURICE.

Je n'en saurions douter.

Madame BENOIT.

Reviens de ton erreur.
Je vais te raconter un tour que fit mon père,
Au sujet d'un' pareill' sorcière.
» Je connois le passé, le présent, l'avenir ;
Disoit-elle à tout l'monde, en faisant la grimace...
» Je sais tout calculer et tout approfondir.
» Tu n'ès qu'une menteuse... une vieille bécace,
» Lui repliqua mon père. Allons, sache d'viner ?
» C'qui, tout à l'heur', va t'arriver.
» Eh bien ! devine donc ? En mêm' tems, sur sa face,
» Il lui campe un fameux soufflet.
» As-tu deviné ça ? «. Tout un chacun, de rire
Aux éclats, de c'singulier trait.
Déconcertée, alors, la vieille se retire,
En se promettant bien de connoître les gens,
Avant d'leur débiter ses cont' zimpertinens.

MAURICE.

La pauvre femme !

Madame BENOIT.

A Margot, je t'assure,
Que j'en f'rois bien autant.

MAURICE.

Jarni ! pas d'souffléture...
Ca n'serviroit à rien ; allons, j'vas y courir.
Eh ! mais, je n'me tromp' pas... c'est elle que j'vois v'nir
Par ici... Notr' maitresse,
Ne dites rien à l'objet d'ma tendresse,
De c'que j'vais faire, entendez-vous ?

Madame BENOIT.

Je n'en parlerai pas... je t'en fais la promesse.
Je rentre.

(*Madame Benoit rentre chez elle.*)

SCÈNE IX.

MAURICE, MARGOT.

MAURICE, *appelant.*

Mer' Margot.

MARGOT, *se détournant.*

Qu'est-c' que c'est ?

MAURICE, *l'amène sur l'avant-scène, et lui dit mystérieusement.* Entre nous,
J'ons besoin, dans c'moment, d'votr' petit ministère.

MARGOT.

Je vous suis dévouée.

MAURICE.

Ah ! ça, vous s'rez sincère.

MARGOT.

Je ne trompe jamais.

MAURICE.

On m'a dit le contraire.

MARGOT.

C'est à tort.

NAURICE.

Je le crois.

MARGOT, *avec emphase.*

Mon art est si certain,
Qu'on en voit les effets du jour au lendemain.

Air : *De la Pipe de tabac ;* du Petit Matelot.

Je vous proteste que mes cartes,
Sont l'miroir de la vérité ;
Fort souvent, nous devons aux cartes,
Nôtr' malheur, notr' prospérité. *bis.*
Le pouvoir magique des cartes,
Certes, à nul autre n'est égal ;
Je ne parle qu'd'après les cartes,
Et dis le bien, comme le mal. *bis.*

Dans mes cartes, jeune fillette,
Voit si son amant est constant ;
Jeun' garçon, qu'l'amour inquiette,
S'il est chéri bien tendrement. *bis.*
Femme voit, si son mari l'aime ;
Si toujours elle lui plaira...
Et l'époux jaloux voit, de même,
S'il est ou non... *et cætera.* *bis.*

MAURICE.

J'vous pairai beu, Margot; par conséquent, je pense
Que vous allez me traiter loyal'ment.

MAURICE.

Soyez tranquille... en conscience,
Vous en aurez pour votre argent.

MAURICE.

Nous verrons ça.

MARGOT.

Vous s'rez content.

MAURICE.

Allons, approchez de c'te table...
A votre aise, étalez-vous-là.

(*Margot s'assied sur une chaise, vis-à-vis de la table; elle met ses lunettes, et tire un jeu de cartes de sa poche.*)

Puisse l'amour m'être enfin favorable!

MARGOT, *battant les cartes.*

Attention.

MAURICE, *s'asseyant auprès d'elle.*

V'là que m'y v'là.

MARGOT.

Air : *De ma tendresse inquiète ; de* Claudine.

Mon cher garçon, au plus vite,
De la main gauche, coupez.
Il coupe. Avec ordre il faut, ensuite,
Que mes signes soient rangés.

(*Margot bat de nouveau les cartes, et Maurice recoupe.*)

Le sort, au hasard, les jette,
Et les place sous ma main.
C'est en vain que l'on projette... } *bis.*
Ah! tout dépend du destin.

(*Margot examine, et compte les cartes qu'elle a rangées sur la table.*)

Vous êtes amoureux.

MAURICE.

C'est vrai.

MARGOT.

D'un' jeun' personne,
Qui n'vous aim' pas du tout.

MAURICE.

C'est encor vrai, ma bonne.

MARGOT.

On veut vous la faire épouser.

MAURICE.

Oui, c'est très-vrai.

MARGOT.

Mais, la jeun' fille s'oppose
A cet engagement.

MAURICE.

C'est vrai... c'est ben la chose.
Puis-je espérer qu'pour prix de mon amour,
Je s'rons aimé de ma maitresse un jour ?

MARGOT.

Jamais.

MAURICE.

Jamais !

MARGOT.

Ell' forme, dans sa tête,
Des projets de grandeur. Son cœur est aux abois,
Dans c't'instant même. Ell' ne se croit pas faite
Pour épouser un simple villageois.

MAURICE.

Qu'est-ce donc qu'il lui faut ?

MARGOT.

Mais, un riche bourgeois...
Un homme de mérite... Aussi, votr' mariage
N'aura point lieu, mon cher ; certain beau personnage
Doit arriver...

MAURICE, *avec humeur.*

Que m'fait ce personnage-là ?

MARGOT.

Beaucoup : car, tout ici m'présage,
Qu'à votre place il épous'ra
La future...

MAURICE, *donnant un grand coup de poing sur la table.*

Jarni ! si j'étions sûr de ça !

MARGOT.

Rien n'est plus sûr...

MAURICE, *se levant brusquement.*

Vous radotez : sans doute...

MARGOT.

Je ne radote point... L'épouseur est en route.

MAURICE, *impatienté.*

Vous radotez, vous dis-je... et je n'crois nullement
A tous vos sots discours...

MARGOT.

Voyez cet insolent,
Qui prétend que j'radote...

MAURICE.

Allez vous-en au diable,
Avec vos cartes... (*il jette les cartes par terre.*)

MARGOT, *se levant.*

Mais... il faut m'payer....

MAURICE.

Ma foi,
J'en serions ben fâché, sorcière abominable!
Ainsi que fit le pèr' de madame Benoit,
Un jour, à certain' vieill' carcasse;
J'suis tenté d'vous bailler, sur votre laide face,
Un soufflet...

MARGOT, *avec colère.*

Un soufflet... à moi?
Impertinent! vous auriez cette audace!..

MAURICE.

Comme une et deux font trois.

MARGOT.

Il me faut, à présent,
De l'argent.

MAURICE.

J'n'en ont pas...

MARGOT.

Crains mon ressentiment...
Et sur-tout ma béquille.
(*Elle court après Maurice, en le menaçant.*)

MAURICE, *se sauvant.*

Oh! j'nons pas peur, voirment...

MARGOT.

De ma fureur, tu n'ès pas quitte...
Va, va, j't'attraperai dans un autre moment.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, MADAME BENOIT.

Madame BENOIT.

(*à Margot.*)

QUE veut dir' tout ce bruit? Qu'on détalle, au plus vite,
Ou je vais, de ce pas, chez le Juge du lieu,
Porter ma plainte...

MAURICE.

Oui, courons-y tous deu,
Madam' Benoit... c'te vieill' simpiternelle,
Depuis une heure m'ensorcelle,

Que c'n'est rien de le dire...

Madame BENOIT.

Allez vous-en, Margot.

MARGOT.

J'm'en vais... mais, tôt ou tard, je m'veng'rai de ce sot...
Il se repentira du tour qu'il vient de m'faire.

(*Elle sort, après avoir ramassé ses cartes.*)

SCÈNE XI.

MAURICE, MADAME BENOIT.

MAURICE.

OUF ! je n'pouvons r'venir de ma colère...
Hélas ! si vous saviez ce que Margot m'a dit ?
De vous le répéter, il n'est point nécessaire ;
Ça me feroit tourner l'esprit.

Madame BENOIT.

Ma fille est dans l'chagrin...

MAURICE.

J'en suis fâché pour elle :
Aussi, qu'a-t-ell' besoin d'tant faire la cruelle ?
Pourquoi n'répond-ell' pas à mon sincère amour ?

Madame BENOIT.

Ell' ne s'ra pas long-tems sans t'payer de retour.
Je te le jure, sur mon ame ;
En attendant, demain, ma fill' sera ta femme.

MAURICE.

C'est ca... Faut en finir. Moi, j'vous l'on déjà dit ;
Je n'demandons pas mieux qu'd'être son p'tit mari !

Madame BENOIT, *montrant le pavillon.*

Vous établirez votr' ménage,
Dans ce corps de logis ; il est vaste et charmant.

MAURICE.

Nous y serons fort bien, je gage.

Madame BENOIT.

Je le vais disposer ; toi, viens, dans un moment,
M'y trouver, si tu veux.

MAURICE.

Volontiers.

(*Madame Benoit entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XII.

MAURICE, *seul.*

Qu'elle est bonne
C'te madame Benoit ! mèr' Margot, certain'ment,
Vous en aurez menti... J'épouserai céant.
Aussi, que, comme moi, le ciel vous le pardonne.

Air : *De la contre-danse l'Elisée.*

Pour Maurice, jarnigoi !
Quel précieux avantage...
C'est d'main qu'il épous', ma foi,
La fille d'madam' Benoit.
Oui, je l'aimons à la rage !
Elle est riche, belle et sage...
Ces qualités-là... je crois,
S'trouvent rar'ment tout d'un' fois.
Pour Maurice, etc.

Ah ! quel heureux mariage ;
Il me semble être en ménage...
J'aurons, de c'joli minois,
Un... deux enfans... même trois.

(*Il danse.*) Pour Maurice, jarnigoi,
Quel précieux avantage !
(*Elizandre paroit.*)
C'est d'main qu'il épous' ma foi,
La fille d'madam' Benoit.

Dev'nu' ma femme, il faudra qu'elle m'aime...
Ou ben, ell' me dira pourquoi ;
Ell' ne me fera point la loi...
En pratique j'mettrois plutôt certain systême...
(*Il fait le geste de battre.*)
Oui ; mais, avec tout ça, j'oublions d'déjeûner...
Sans plus perdre de tems, courons nous restaurer.
(*Il entre dans la ferme.*)

SCÈNE XIII.

ELIZANDRE, *seule, tenant un petit rouet.*

Ah ! que je suis infortunée !
(*elle va s'asseoir sur le gazon, et met le rouet devant elle.*)
Pauvre Elizandre ! est-tu donc condamnée
A prendre pour époux, un villageois obscur,
Dont cependant l'amour est pur ;
Mais, qui n'a point pour lui cett' tournure agréable,
Ce langage flatteur, cet air vraiment aimable ;
Ce visage charmant ; ce maintien dégagé,
Que possèdent les gens d'un rang plus distingué.
Et puis faloir toujours demeurer au village ;
N'avoir pour tout' société,
Que celle d'un mari, justement détesté !
Ah ! cet hymen cruel me f'ra mourir, je gage,
S'il faut qu'il soit contracté.
Voyons, occupons-nous ; l'tems qu'on donne à l'ouvrage,
Ramène dans nos sens quelque peu de gaieté.
(*elle chante, en faisant tourner son rouet.*)

Air : *Je suis le dieu de Cithère.*

En secret, mon cœur murmure...
Et sans cesse je gémis ;
Dois-je accuser la Nature,
D'l'état obscur où je suis ?
Voit-on la rose nouvelle,
Briller au fond d'un ravin ?
Non, non ; cette fleur si belle,
N'est bien qu'en un beau jardin. (*elle s'arréte.*)

Je n'puis surmonter ma tristesse...
Un objet chimérique occupe mes esprits ;
Malgré moi, j'y songe sans cesse.
Il est habitant de Paris.
Riche ; on voit, à sa suite, et les jeux et les ris.
Il vient, par hasard, dans c'village,
Et me demande en mariage.
De son amour pressant, ma main devient le prix.
Si ce pouvoit n'être pas un' chimère...
Si cet être idéal, dont mon cœur est épris,
V'noit réell'ment, ainsi, terminer ma misère ?
Que je serois heureuse ! Ah ! n'comptons point là-dessus...
Et le bonheur, pour moi, n'existe plus !
(*Elle se remet à travailler.*)

Air : *De la Femme difficile à vivre.*

J'ai vu la pompe et la richesse,
De cette ville, asile des plaisirs;
Où la folle et vive jeunesse,
Peut, à son gré, contenter ses desirs. *bis.*
Dans c'pays qu'arrose la Seine,
Les hommes sont doux et galans;
Et la beauté toujours y règne,
Au milieu d'un peuple d'amans. } *bis.*

A l'âge de quinze ans, j'ai fait, avec ma mère,
Un voyage à Paris; et depuis ce moment,
Je forme des projets qu'une raison sevère,
Condamne, assurément.
Dans ce hameau, qu'on soit laide ou jolie,
On n'fait tant seul'ment pas attention à vous.
Si je pouvois passer ma vie,
A Paris, avec un époux?
Mon sort, hélas! seroit bien doux!

SCÈNE XIV.

ELIZANDRE, *travaillant;* LINDOR, *en habit de voyage;* FRONTIN, *en postillon.*

FRONTIN, *entrant subitement, ainsi que Lindor.*

VOYAGERONS-NOUS donc encor long-tems? J'enrage!

LINDOR, *appercevant Elizandre.*

Frontin, la belle enfant! (*bas.*) Calme-toi, mon ami..

FRONTIN.

Oh! je suis tout calmé...

LINDOR, *s'étant arrêté.*

Calme-toi; nous voici
Au terme de notre voyage.
Quel minois enchanteur! d'honneur, j'en suis ravi!
Vois; contemple les graces,
Sous ce feuillage.

FRONTIN, *regardant.*

Oh, oh! c'est un morceau friand,
Digne d'un potentat!

LINDOR.

Vraiment,
L'amour nous conduit sur ses traces...
Et le malicieux enfant,

Veut me dédommager, sans doute,
Des peines qu'il m'a fait endurer.

FRONTIN, *gaiement.*

Notre route,
Enfin, est donc finie ?

LINDOR.

Ah ! le minois piquant !
Quel teint de lys et quel air innocent !
Quels yeux ! quels traits ! Frontin, sur ma parole,
Je crois déjà, que j'en raffole !

FRONTIN.

Vous plaisantez.

LINDOR.

Non, non ; je puis te l'affirmer.

FRONTIN.

Quoi ! si subitement ?

LINDOR.

Paix ! Je vais l'aborder.
(*il approche d'Elizandre.*)
Permettez-moi, mademoiselle...

ELIZANDRE, *avec effroi.*

Ah ! mon dieu ! (*elle s'enfuit précipitamment.*)

FRONTIN, *riant.*

Peste ! la donzelle
Est farouche... et peut-être encor moins que cruelle.
(*à Lindor.*)
Si son aspect vous parut enchanteur,
De même, il n'en est pas chez elle ;
Car votre aspect, ma foi, vient de lui faire peur.

LINDOR.

Bah ! timidité naturelle
Au village, mon cher ; au village, une belle
Unit à ses attraits, modestie et candeur ;
Enfin, ce sentiment d'une austère pudeur...
Et que ne possède point celle
Qui respire, à Paris, un souffle corrupteur.
Mais, sans plus différer, entre dans la chaumière...
Et t'informe...

FRONTIN.

Qui ! moi ?

LINDOR.

Toi.

FRONTIN.

Je n'en veux rien faire.

LINDOR.

Pourquoi donc ?

FRONTIN.

FRONTIN.

Ce n'est pas ainsi,
D'abord, qu'il faut s'y prendre.

LINDOR.

Vas toujours...

FRONTIN.

Mais, daignez...

LINDOR, *l'interrompant.*

Je ne veux rien entendre.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MADAME BENOIT, *sortant du pavillon.*

LINDOR, *continuant.*

Ah ! madame... à propos, vous vous offrez ici.
Un ange vient de m'apparoître...
Un enfant admirable ! extrêmement joli !
Je veux savoir, de vous, qui cet enfant peut être...
Parlez.

Madame BENOIT.

Cette demande a droit de m'étonner.

LINDOR.

Instruisez-moi, daignez me contenter...

Madame BENOIT.

Cela, dites-moi donc, est-il bien nécessaire ?

LINDOR.

Assurément. Il faut me satisfaire.
Cette beauté demeure, apparemment,
Dans ce logis ? car, à l'instant,
Elle vient d'y rentrer. Est-elle fille, ou femme ?
A-t-elle des parens ? Sont-ils riches, madame ?
Quel caractère ont-ils ? Peut-on les aborder ?
Que sont-ils ? que font-ils ? Ah ! d'honneur, sur mon âme...
Vous commencez à m'impatienter...
Mais, répondez-moi donc ? Pour dieu, daignez parler...

Madame BENOIT.

Que me demandez-vous ?

LINDOR.

Je brûle de connoître
L'objet divin qui, dans mon cœur,
A l'instant vient de faire naître
Un sentiment doux et flatteur !

Madame BENOIT.

Le tour n'est pas mauvais ! La plaisante manière

D'acoster les passans... La chose est singulière...
Je ne puis revenir de mon étonnement.

LINDOR, *montrant le rouet, qui est resté près du banc de gazon.*

Cet objet étoit là... fait, en tout, pour me plaire...
Mais, encore une fois, cédez à ma prière !

Madame BENOIT.

Cet abord est extravagant.
On ne vient point, ainsi, demander brusquement,
Dans un village où l'on met pied à terre,
Quels sont, des gens, l'état, le caractère ;
Ce qu'ils font ; ce qu'ils ne font pas...
Moi, je prétends que, dans ce cas...

LINDOR, *l'interrompant.*

Air : *De la fanfare de Saint-Cloud.*

Madame, point de morale...
Je ne veux faire aucun mal :
Je quitte la capitale,
Où Cupidon m'est fatal :
Dans cette ville infernale,
Le sexe est leger, banal...
Or, je cherche une vestale,
Au cœur sensible et loyal.

(*Ici, Elizandre écoute de la porte de la ferme ; ce qu'elle fait de moment à autre.*)

J'ai cent mille francs de rente,
Et j'en donne la moitié
A la femme intéressante,
Qui deviendra ma moitié.
Pardon, si je vous acoste
D'un air aussi cavalier...
Mais, c'est que j'arrive, en poste,
En ce lieu, pour épouser.

Madame BENOIT.

V'là qui s'appell' parler ; dans cette conjoncture,
On peut s'expliquer clairement.

LINDOR, *avec impatience.*

Eh bien ?

Madame BENOIT.

Eh bien ! de cette chère enfant,
De ce chef-d'œuvre d'la Nature...
C'est moi qui suis la maman.

LINDOR.

Quoi ! franchement.

Madame BENOIT.
J'en suis très-sûre.

Air : *De la clef forée.*

Dès-lors, j'puis vous faire entrevoir
Quelques traits de mon Elizandre;
Elle est belle sans le savoir;
Elle est bonne sans le prétendre :
Caractère aimable et charmant;
Toujours uni... jamais bizarre.

LINDOR.
Une telle femme est, vraiment,
Un trésor aujourd'hui bien rare!

Madame BENOIT, LINDOR, FRONTIN.
Une telle femme est, vraiment,
Un trésor aujourd'hui bien rare!

Madame BENOIT.
Le cœur plein d'ingénuité;
Discrète et modeste à l'extrême :
Oui, je le dis, sans vanité.
Ma fille est l'innocence même.
Elle n'est point, assurément,
Capricieuse ni bizarre.

LINDOR.
Ah! femme pareille est, vraiment,
Une chose aujourd'hui très-rare.

TOUS TROIS.
Oui, femme pareille, etc.

LINDOR, *vivement.*
Votre fille est mon fait... sans plus de verbiage,
Je prétends l'épouser demain.

Madame BENOIT.
Vous me paroissez fait pour ce charmant hymen.
Puissiez-vous, dans ce cas, ne pas prétendre en vain.
Il me seroit flatteur de voir ce mariage
S'effectuer. D'abord, moi, j'y donne les mains,
Si ma fille y consent; obtenez son suffrage.
Sans aller par quatre chemins,
Vous lui convenez mieux que c'benêt de Maurice,
Pour lequel ell' n'a point de goût.
Je la lui destinois... mais, je viendrons à bout
De l'éconduire. Il faut que je vous introduise
Dans ma maison, où vous pourrez loger...
Venez, je vous en prie...

FRONTIN.

Allez toujours, madame ;
Nous vous suivons... Sur-tout, faites-nous préparer
Une collation.

Madame BENOIT.

Je vais tout disposer. (*Elle rentre.*)

SCÈNE XVI.

LINDOR, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu dieu ! comme la bonne dame,
A pris feu, tout d'un coup ! je sais votre projet,
Mon cher maître... et pourtant, en moi-même, je pense
Que la raison, dans cette circonstance,
Guidera votre cœur.

LINDOR, *avec enthousiasme.*

Qu'il est beau ce portrait !

FRONTIN.

Ce portrait est flatté... vous le verrez, j'espère,
Dans un moment.

LINDOR.

De la sorte, il me plait.

FRONTIN.

Femme facile et complaisante,
Cette mère, en disant que sa fille est charmante,
Douce, modeste... et sur-tout, innocente,
De vous séduire a trouvé le secret.
Et vous n'êtes point assez sage,
Pour repousser ce pernicieux langage ?
De la séduction, connoissez mieux le trait.

LINDOR.

Je ne t'écoute point... cesse ton bavardage.

FRONTIN.

Air : *On compteroit les diamans.*

Oui, ce langage est imposteur ;
On veut vous séduire, vous dis-je :
N'allez-vous pas croire, d'honneur,
Qu'il existe un pareil prodige ?..
Habile à savoir se masquer,
Femme est un compte indéchiffrable,
C'est un ange pour vous charmer...
Pour vous tourmenter, c'est un diable. *bis.*

LINDOR.

Tu traites mal le sexe féminin,
Mon cher ; tu ne sais pas juger le cœur humain.

FRONTIN.

J'avoue, ici, mon extrême ignorance,
Sur ce point délicat.

LINDOR.

Les femmes, mons frontin,
Ont des droits à notre indulgence !

Air : *Comment goûter quelque repos.*

Du Créateur, chef-d'œuvre heureux !
Sortant des mains de la Nature ;
La beauté porte une ame pure,
Un cœur sensible, généreux :
Sachant lui donner, avec l'âge,
Sentimens doux et vertueux ;
Pour son bonheur, l'homme, des dieux,
Eût perfectionné l'ouvrage ? *bis.*

Mais, non ; la trop foible beauté,
N'a, de l'homme, dans son enfance,
Qu'un exemple d'intolérance,
De vices, d'immoralité,
Bientôt, elle met en usage
Les leçons qu'elle prit de lui...
Hélas ! des femmes, aujourd'hui,
Tous les défauts sont notre ouvrage ! *bis.*

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE.

MAURICE, *endimanché et grotesquement coiffé.*

Quoique j'sois, du hameau, le plus joli garçon,
Pour plaire à mon objet, j'viens d'faire un brin d'toilette.
Ca n'messied pas. Que vois-je ? auprès de la maison,
Que font ces deux min' là ? jarni ! ça m'inquiette...
Seroit-ce l'épouseur, dont m'a parlé, tantôt,
C'te vieill' sorcière de Margot ?

FRONTIN, *à Lindor.*

Voilà, je crois, notre Maurice.
(*à Maurice.*) Dis-moi, donc, mon ami ?

MAURICE.

Qu'y a-t-'il pour votr' service?
Non, n'leur répondons pas... n'soyons point si prév'nant.

FRONTIN.

Es-tu de ce logis ?

MAURICE.

Qu'est-qu'ça vous embarasse ?

FRONTIN.

Nous voulons le savoir... un motif... très-pressant...

MAURICE.

Oui, da! vous n'saurez rien. (*à part.*) comme il a l'air cocasse
Avec son motif...

FRONTIN.

Mais...

MAURICE, *l'interrompant.*

Quoi, mais?

FRONTIN.

Réponds nous donc.

MAURICE.

Je ne le voulons point. Eh! qui diable vous êtes,
Pour m'fair', de butte en blanc, un' pareill' question?

FRONTIN.

Nous sommes des gens du bon ton;
Des gens, infiniment honnêtes.

MAURICE.

Cela se peut; mais, c'tapendant,
Permettez que là d'sus, j'vous dis' mon sentiment.

Air : *Ainsi jadis un grand Prophéte.*

Vous m'paroissez des gens honnêtes;
Mais, point du tout, d'honnêtes gens.

FRONTIN.

Comment, maraud ?

MAURICE, *continuant.*

Ils sont galans, les gens honnêtes;
Ils sont probes, les honnêt' gens.

FRONTIN.

Une telle insolence !

MAURICE, *continuant.*

Oh ! j'aime fort les gens honnêtes;
J'aime encor mieux les honnêt' gens.
Il est beaucoup de gens honnêtes;
Mais, il est très-peu d'honnêt' gens.

LINDOR.

Il n'a point tort, en concience.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME BENOIT.

Madame BENOIT, *à Lindor.*

CITOYEN, tout est prêt.

MAURICE, *à part.*

Il se sont déjà vu ?

LINDOR.

Nous vous suivons, madame.

Madame BENOIT.

Entrez.

MAURICE, *bas.*

Ah ! j'suis perdu !

FRONTIN, *à Maurice.*

Au revoir, l'honnête homme.

(*Madame Benoit, Lindor et Frontin, entrent dans la ferme.*)

SCENE XIX.

MAURICE, *seul.*

OH ! la chienn' d'aventure !
Viendroient-ils, tout exprès, pour m'enl'ver ma future ?
Margot, auroit-elle raison ?
Si l'on m'jouoit c'tour là, dès cet instant, je jure
De mettre l'feu dans la maison !
Jamais, je ne pourrois supporter cette injure !
Ventreguenne ! il n'y f'roit pas bon !
Quand on m'manque d'respect... c'est qu'e j'suis un luron,
Qui n'se mouch' pas du pied. Mais, quoi ! dans cette affaire,
Qu'ai-je à craindre ? n'ai-j' point la parole d'la mère ?
Et la bonne madam' Benoit,
N'est point faite, jarni ! pour me manquer de foi...
Maugré tout ça... c'tidé' n'me tranquillise guère ;
Et voici la raison pourquoi.

Air : *Enfant du goût et du génie.*

Chacun court après la richesse ;
Pour l'attraper, chacun n'prend pas
La route d'la délicatesse :
Un ch'min plus sûr guide leurs pas.
Aujourd'hui, c'est chose commune,
De voir des gens, pleins d'impudeur,
Sacrifier, à la fortune,
La vertu, la bonn' foi, l'honneur. } *bis.*

La mère d'Elizandre,
N'me voudroit-ell' plus pour son gendre ?
Et parc'que c't'étranger paroit plus rich' que moi,
Me l'préféreroit-elle, en ce jour, jarnigoi?
Sans badiner, cela s'pourroit ben faire...
Ah mon dieu! que c'targent cause d'mal sur la terre!

Air : *C'est aussi comm' ça que pense :* Club des bonnes gens.

Mère, par fois sacrifie,
Sans nul sentiment,
Sa fille, aimable et chérie,
Au maudit argent!
Fillette, jeune et jolie,
Au maudit argent...
Souvent aussi sacrifie,
Son fidèle amant. *ter.*

N'écoutant que la folie,
Jeune homme imprudent,
Quitte maitresse chérie,
Pour c'maudit argent.
Chaque mortel sacrifie,
Au maudit argent,
Tous les instans de sa vie...
Repos consolant. *ter.*

Le cœur plein de perfidie,
Citoyen méchant,
Trahit honneur et patrie,
Pour c'maudit argent.
La Nature est avilie...
L'crime est triomphant...
Par l'insigne frénésie
De c'maudit argent. *ter.*

A présent, chose inouie!
On voit l'intrigant,
Dont grande est l'effronterie,
Regorger d'argent...
Et l'homme qu'a du génie;
L'homme bienfaisant,
Qu'accompagn' la modestie,
Seuls, manquent d'argent.

Tout en jasant, comm' ça, j'perdons ici mon tems...
Vite, allons voir, un peu, ce qu'ils font là dedans.

(*Il va pour entrer dans la ferme, lorsque madame Benoit en sort avec précipitation : ils se heurtent.*)

SCÈNE XX.

MADAME BENOIT, MAURICE.

MAURICE, *se frottant le nez.*

PRENEZ donc garde à c'que vous faite...
Vous m'avez cassé l'nez...

Madame BENOIT, *à part.*

Ah! ma joie est parfaite!
Quel excellent parti!

MAURICE.

Vous avez l'air content,
Madam' Benoit... Dit'moi donc, à l'instant,

Quel

Quel est cet étranger ?

Madame BENOIT.

C'est un homme, fort riche,
Habitant de Paris... jeune, aimable, loyal...
Possèdant des talens...

MAURICE.

Tout ça m'est fort égal.
N'viendroit-il pas ici pour me faire une niche,
Cet homm'-là, par hazard ?

Madame BENOIT.

Il ne te veut point d'mal ;
Bien au contraire...

MAURICE.

Ah ! ça.. j'trouv' fort original
Qu'il s'installe chez vous...

Madame BENOIT.

Mon cher ami Maurice,
Nous devons des égards, accueil hospitalier,
A ceux qui peuv' nous rendr' service
Par leurs biens, leur crédit...

MAURICE.

C'est un aventurier.

Air : *Réveillez-vous belle endormie.*

Tout son bien est peut-être en herbe ;
Trompeur cherche à séduir' d'abord...
Et puis, vous savez le proverbe :
Que tout ce qui luit n'est pas or.

Madame BENOIT.

Va, va, ceci n'doit point t'donner martel en tête ;
Avec moi, song' plutôt aux apprêts de la fête.

MAURICE.

Aux apprêts de la fête ?

Madame BENOIT.

Eh ! oui, certainement.
Pour mettre fin à ton tourment,
Nous allons, ce matin, conclure ton affaire.

MAURICE, *avec joie.*

Bon !

Madame BENOIT.

Mon garçon, cours vit' chercher l'notaire.

MAURICE.

L'notaire ?

Madame BENOIT.

Enfin, Elizandre consent

A s'marier.

MAURICE, *sautant de plaisir.*

Est-il possible !

Madame BENOIT.

Son cœur est devenu sensible.

MAURICE.

Puisqu' c'est ainsi, comptez sur mon empressement...
Je cours, je vole, et je r'viens promptement.
(*Il va pour sortir.*)

Madame BENOIT.

Ecout' donc, écout' donc, Maurice ?

MAURICE, *revenant.*

Eh ben ?

Madame BENOIT.

Tu remettras la lettre que voilà
Au notaire.

MAURICE.

A quoi bon ?

Madame BENOIT.

C'est afin qu'il remplisse
Tous les articles du contrat.

MAURICE, *prenant la lettre.*

Oh ! ça suffit. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XXI.

MADAME BENOIT, ELIZANDRE, LINDOR, FRONTIN.

LINDOR, *à Elizandre.*

Mes biens, ma fortune, mon être...
Tout est à vous, trop séduisant objet !
Je rends grace au hasard qui me fit vous connoître.
Si j'obtiens votre cœur, mon bonheur est parfait !

ELIZANDRE, *avec candeur.*

Vous l'avez obtenu.

LINDOR.

Vous serez donc ma femme ?
Je le redis encor, vous captivez mon ame...
Et de vous rendre heureuse est mon premier désir !
Avec moi, pour ma terre, on vous verra partir
Demain, j'espère, après le mariage.
Mais, je vais vous entretenir
De la cause de mon voyage.

Héritier de grands biens, dans le printems de l'âge,
Je cherchai le bonheur; mon cœur voulut jouir
Des rares voluptés que Paris sait offrir :
Séduit... même enivré par d'agréables songes,
Je croyois posséder ce bonheur tant vanté;
Et si souvent chèrement acheté.
Hélas! je ne trouvai que de rians mensonges,
Au lieu de la réalité.
Lassé d'être trompé par des femmes perfides,
D'encens et d'or, uniquement avides;
Par des amis ingrats... et qui n'avoient pour guides
Qu'un sordide intérêt, qu'un orgueil déhonté,
Que dépravation et qu'immoralité;
Et pour lesquels je fis d'énormes sacrifices!
Dupe de mon bon cœur; n'ayant aucun plaisir
Qui ne soit aussi-tôt suivi d'un repentir;
Me voyant entouré de cent sortes de vices;
En butte aux traits de la malignité;
Exposé, chaque jour, aux nombreux artifices,
D'un intrigant adroit, d'une vile beauté...
Je résolus de fuir cette taverne impure,
Où l'homme méconnoit les loix de la Nature,
De la raison et de la vérité,
Pour encenser l'erreur et l'imposture;
Où le riche, à ses pieds, foule l'humanité;
Où tout n'est que folie... où rien n'est respecté;
Et d'aller, sur le champ, de village en village,
Pour chercher une femme, à la fois belle et sage,
Qui méconnut l'attrait de la perversité;
Dont la candeur, dont la bonté,
Dont l'innocence, enfin, soient le simple héritage;
Et qui n'eut point d'autre langage,
Que le langage heureux de l'ingénuité.
Je l'ai trouvé, je crois, cet objet souhaité!
De cet objet charmant, qu'aurai seul en partage;
Que, tous les jours, j'aimerai d'avantage...
Je tiendrai ma félicité!
Et son bonheur, aussi, deviendra mon ouvrage!

FRONTIN, *à madame Benoit.*

Frontin, il faut partir. — Fort bien; je suis tout prêt.
Et sans avoir le tems de faire aucun paquet,
Nous nous fourons, sans nous rien dire,
Au fond d'un bon cabriolet.
Mais, citoyen Lindor, où faut-il vous conduire?
Lui demandai-je, alors. — Va toujours devant toi.
Tout en jurant de ne savoir pourquoi,

De Saint-Denis, je prens la route;
Arrivés-là, sans que Lindor, s'en doute,
On change de chevaux. Frais et de bon aloi,
Nous voilà, donc, tous deux, à galopper en poste...
D'un train... d'un train. A chaque station,
Moi, je fais, à Lindor, la même question :
Où faut-il vous conduire? et Lindor, me riposte,
Va toujours devant toi. N'est-ce pas beau cela,
De voyager, toujours, sans savoir où l'on va?
Nous arrivons, pourtant, dans ce riant village.
A peine descendu... Mon cher maître, apperçoit,
De loin, sous un épais feuillage,
Jeune tendron... gentil minoi...
Il s'arrête, tout court... et de notre voyage,
Le but, vous le voyez, doit être un mariage,
Assez singulier, sur ma foi!
Mais, cependant, qui nous apprête,
A tous, contentement et paisible bonheur!
Madame Benoit... à la fête,
Je prétends m'en donner, parbleu, de tout mon cœur

Madame BENOIT.

Vous aimez donc, la joie?

FRONTIN, *gaiement.*

Oh! je vous en assûre!
Et sur-tout, cette joie, enfant de la nature!

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

Le jour et la nuit,
Sans aucun souci,
Je danse, je ris, je chante;
Moi, je prends fort bien
Le tems comme il vient;
De tout mon ame est contente.
Naïf plaisir,
Sait embellir
Ma vie!
Par le besoin,
Elle n'est point
Suivie :
Ma foi, le bonheur
Habite en mon cœur,
Avec l'aimable folie!

Madame BENOIT.

C'est très-bien fait à vous. J'aime aussi la gaieté...
Mais, quelqu'un, en chantant, arriv' de ce côté.

MAURICE, *dans le lointain.*

Pour Maurice, jarnigoi,
Quel précieux avantage !
C'est d'main, qu'il épous' ma foi,
La fille d' madam' Benoit.

Madame BENOIT.

Dans un moment, le pauvre diable,
Déchantera.

FRONTIN.

Pour lui, c'est fort désagréable !

SCÈNE XXII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE ; *peu à près*, GRIPAR.

MAURICE.

Me v'là, madam' Benoit. (*il s'arrête.*) Oh, oh! quell' société,

Madame BENOIT.

T'as l'air d'en être épouvanté.

MAURICE.

Pas du tout, pas du tout. Mons Gripar, le notaire...

Madame BENOIT.

Eh bien ?

MAURICE.

Eh ben ! il me suit par derrière.
Comme il marche très-lentement,
Ne voulant point l'gêner, j'suis accouru devant.

Madame BENOIT.

C'est agir en garçon prudent.

MAURICE, *bas.*

Mais, que fait donc c'jeune homme, auprès de votre fille ?
Est-c' qu'il voudroit de d'même entrer dans la famille ?

Madame BENOIT.

Nigaud ! prend-t-on, à la fois deux époux ?

MAURICE.

Non. J'croyons, maugré ça, qu'il lui fait les yeux doux...
(*haut et avec humeur.*)
C'te familiarité commence à me déplaire !
Fait' les finir...

Madame BENOIT.

Est-c' que tu s'rois jaloux ?

MAURICE.

Je l'suis beaucoup, ma chèr' bell' mère !

Madame BENOIT.

Ça n'est pas bien, Maurice; un mari, qu'est galant,
A sa femme, laisse tout faire,
Sans témoigner l'plus p'tit mécontent'ment.

MAURICE.

Oh! c'est bon à Paris... ici, c'est différent.

FRONTIN.

Voilà maître Gripar.

GRIPAR, *un rouleau de papier sous le bras.*

Je me rends, au plus vite,
Vers vous; de mon devoir, sans cesse, je m'acquite
Avec exactitude, et j'y mets tous mes soins.
(*Indiquant Elizandre et Lindor.*)
Bon, voici les futurs conjoints;
(*Indiquant Frontin et Maurice.*)
Et j'appercois, aussi, là bas, les deux témoins.
Il ne s'agit, alors, dans cette conjoncture,
Que d'apposer chacnn sa signatnre
Au bas de ce contrat.

LINDOR.

Signons donc, pour conclure,
Mes amis. (*On signe.*)

MAURICE, *gaiement.*

Oui, c'est ça... Ventreguenne! signons.

Madame BENOIT, *à Maurice.*

Sign' ton nom sans t'tromper.

MAURICE, *d'un air d'importance.*

Oh! j'savons l'ortographe.
Il signe. Là... Maurice... avec pataraphe.

GRIPAR.

Des clauses et conditions,
Moi, je vais vous donner lecture.

MAURICE.

Ce s'roit mal à propos, j'connoissons ma future.

GRIPAR.

Votre future, à vous? ceci me paroît fort.
C'est celle, mon ami, du citoyen Lindor.

MAURICE.

C'est celle de Lindor? En voici ben d'un autre,
Barbouilleur de papier! vous faites l'bon apôtre,
A ce qu'il me paroît? C'est moi qui suis l'époux,
Mons le notaire, entendez-vous?

GRIPAR.

Vous vous trompez... Voyez... (*il lui montre le contrat.*)

MAURICE, *stupéfait.*

Qu'ell' trahison infâme!

(*à Lindor.*)
Fi ! qu'c'est vilain à vous, d'm'enl'ver ainsi ma femme...
(*avec sentiment.*)
De l'aimer plus que moi, j'faisois tout mon bonheur !
Et voilà donc le prix de ma constante ardeur ?
Ah ! mon dieu ! de chagrin, j'crois qu'j'allons rendre l'ame!

(*Il tombe, sans connoissance, dans les bras de Me. Benoit.*)

QUINQUÉ.

LINDOR, Me. BENOIT, GRIPAR, ELIZANDRE, FRONTIN.

Air : *Tu n'auras pas petit poliçon.*

Mon cher Maurice, calmez-vous...
Sechez vos larmes;
Cessez vos allarmes.
De ce malheur, consolez-vous :
D'une autre vous serez l'époux.

Madame BENOIT.

Elizandre, hélas !
Ne vous aimoit pas ;
Ce n'est point le cas
De prendre une femme.

LINDOR, FRONTIN, GRIPAR.

Sot, est le mari
Qui s'engage ainsi ;
Car, après, madame
Se venge de lui.

TOUS CINQ.

Mon cher Maurice, calmez-vous...
Sechez vos larmes ;
Cessez vos allarmes.
De ce malheur, consolez-vous.
D'une autre vous serez l'époux.

MAURICE, *revenant à lui.*

Vous m'avez tous trompé...Vous, vous sur-tout, madame...
Qui m'répétiez toujours qu'votr' fill' seroit ma femme !

LINDOR, *avec bonté.*

Nous adoucirons votre sort.

Madame BENOIT.

Reviens à la raison...

MAURICE, *se débattant.*
Non ! j'veux m'donner la mort !

Air : *Une vieille qui roupille.*

(*à madame Benoit.*)
D'ma mort, vous serez coupable ?
Vit-on jamais chos' semblable ?
De ce trait abominable !
Comment pouvoir me venger ?
Ah ! de dépit... de colère !
J'cours me j'ter dans la rivière...
(*il court et s'arrête.*)
Mais, non ; j'n'en voulons rien faire...
Car, je n'savons pas nager.

LINDOR.
Vivez, mon cher ami !

MAURICE.
J'vivrai, la chose est sûre.
Aux poissons, je n'veux pas servir de nourriture...
Car, après, je pourrions, fort ben m'en repentir.
A quoi m'serviroit de mourir ?
(*ricanant.*)
Je n'suis pas si dindon. J'trouv'rons, p't'être une autr'belle,
Qui, sachant mieux m'apprécier,
Ne f'ra pas ainsi la cruelle.

Madame BENOIT.
Tu pourras, avec elle,
Alors, te marier.

MAURICE.
Me marier ? qui, moi ? je r'nonce au mariage...
Je renonce au sexe... à l'amour ;
Je ne veux plus aimer... je n'veux plus d'esclavage !

Madame BENOIT.
Tu changeras d'langage, un jour,
Lorsqu'à tes vœux, un' femm' sera propice;
Lorsqu'ell' te comblera de ses tendres faveurs.

ELIZANDRE.
C'est si joli d'aimer, mon cher petit Maurice !

MAURICE.
Tiens, à présent, v'là qu'ell' m'dit des douceurs...
Mamzelle ! il est ben tems.

ELIZANDRE.
J'regrette, croyez-moi,
En approuvant votre tendresse,
D'n'avoir pû vous donner ma foi ;

Mais,

Mais, de mon cœur, j'n'ai pas été maîtresse;
A soi-même, on n'peut fair' la loi.
Ainsi, n'm'en voulez pas; je ne suis point coupable;
De c'qui vous arrive, aujourd'hui,
Maurice; si Lindor, m'eût paru moins aimable,
J'vous aurois pris pour mon mari.

MAURICE.

Eh! qu'avait-il besoin de débarquer ici?
J'nous serions ben passé de sa visite.

Madame BENOIT.

Et puis, avec plaisir, un' bonn' mère, s'acquite
Du soin d'rendre heureux ses enfans,
En couronant leurs sentimens,
Quand la raison les légitime.
On pourra bien me faire un crime,
De c'que j'ai faussé mes sermens;
Mais, je n'me crois pas si blamable,
D'n'avoir suivi qu'la nature et mon cœur.
Dans tous les cas, un' mère est excusable,
Lorsque d'sa fill' chérie elle fait le bonheur.

MAURICE.

Tout ça m'paroit fort raisonnable.

Madame BENOIT.

Tu trouves donc que nous avons raison?

MAURICE.

Oui; mais, c'qui m'désespère... et m'fait donner au diable,
C'est que j'soyons contraint d'rester encor garçon...
Tandis que j'croyois ben, avec jeune tendron,
Passer demain, un' nuit fort agréable!
Comm' ça fait mal au cœur! ah! mon dieu! queu guignon!

Madame BENOIT.

Ce malheur-là, Maurice, est réparable...
Tiens, si tu veux de moi...

MAURICE.

Vous, ma femme?

Madame BENOIT.

Tout d'bon.

Imitons leur exemple.

MAURICE, *après avoir considéré madame Benoit.*

Eh ben! je n'dis pas non.

LINDOR, *à Maurice.*

Ainsi, vous oublierez vos chagrins... Tout s'oublie.
(*à Frontin.*)
Quant à moi, je n'oublierai point
De prendre un autre train de vie.
Femme vertueuse et jolie,

Est un trésor qui demande du soin,
Quand on en veut jouir... sans compagnie.

Air : *Oui, mon cher Favart, à tes yeux.*

Sans être jaloux, ni quinteux,
Je prétends veiller sur ma femme ;
Plus de bals, de fêtes, de jeux,
Tout cela corrompt une femme :
Pour mes amis, point de pitié...
D'eux tous, j'éloignerai ma femme ;
Car, ces messieurs, par amitié,
Souvent, vous souflent votre femme. *bis.*

MAURICE, *soupirant.*

Margot, m'l'avoit ben dit qu'on m'coup'roit l'herb' sous l'pié!

Madame BENOIT.

Vraiment, le tour est impayable!

MAURICE, *riant.*

Aussi, je n'l'avons pas payé.

LINDOR.

Mes bons amis, gaiement, allons nous mettre à table.

Madame BENOIT.

Et dans l'jus de Bacchus, que l'chagrin soit noyé.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Vaudeville des Visitandines.*

MAURICE.

Je l'déclarons... et j'suis sincère ;
Je croyois épouser fort bien ;
Mais, voilà comme sur la terre,
On ne peut répondre de rien : *bis.*
au public. Que votre indulgence applaudisse
A c'mariage singulier ;
Et de ce qu'il vient d'essuyer,
Cela consolera Maurice. *bis.*

LINDOR.

Fidelle épouse et tendre amie,
Fera le bonheur de Lindor!
Loin des excès de la folie,
Il va mieux employer son or : *bis.*
Plaisirs vrais, félicité pûre,
Pour nous existent ici bas ;
Mais où les trouve-t-on ? hélas!
C'est dans le sein de la nature. *bis.*

Madame Benoit.

Beauté, vanité, vont ensemble;
Ainsi donc, à jeune beauté,
On peut pardonner, ce me semble,
Un petit grain de vanité: *bis.*
Dans l'aisance, dans la misère,
Comme dans le faste des cours,
Quelque soit son état, toujours,
L'homm' cherche à sortir de sa sphère. *bis.*

Frontin.

A mes yeux, la plus belle femme,
Assurément, est moins que rien;
Si la vertu n'est dans son ame,
Si l'innocence n'est son bien. *bis.*
Au village, par intervale,
On trouve attraits joints aux vertus;
Mais, à Paris, soins superflus...
C'est la pierre philosophale. *bis.*

Elizandre.

J'aspirois à d'venir grand' dame,
Et mes projets furent heureux;
Dans ce monde, plus d'une femme,
Forme, en secret les mêmes vœux. *bis.*
(*Au Public.*)
L'Auteur aspiroit à vous plaire;
Citoyens, s'il a réussi,
Qu'vos-applaudissemens, ici,
L'excitent encore à mieux faire. *bis.*

Tous.

L'Auteur aspiroit à vous plaire;
Citoyens, s'il a réussi,
Qu'vos applaudissemens, ici,
L'excitent encore à mieux faire. *bis.*

FIN.

